

Causerie du Cycle de conférences sur

L’Engagement

**offerte par Daniel WIECZOREK,**

Ancien enseignant à la Faculté des Lettres de l’Université de Reims

**Titre : ESSAI DE BALISAGE D’UNE THÉMATIQUE**

**16 septembre 2013**

**PREAMBULE** : L’expérience des années passées m’a convaincu que pour aborder des thèmes aussi vastes que « L’éthique », « Le plaisir » ou « L’engagement » il serait bon de commencer par une présentation générale, avant de proposer des analyses plus spécialisées, historique, psychologique, éthique, proprement philosophique, ou destinées à illustrer le phénomène dans tel ou tel domaine de l’activité humaine. Pour le thème qui nous concerne cette année, nous avons même imaginé deux introductions complémentaires, relevant de deux formes de regard : une approche résolument « théorique » ce soir, sur la nature même de l’engagement, ses enjeux, sa signification. Et une approche plus concrète par Philippe Guttinger, basée sur un constat : l’engagement est d’abord un acte individuel basé sur la volonté de promouvoir ou de combattre tel ou tel état de fait, au nom de valeurs auxquelles on adhère. L’efficacité de cet engagement dépend forcément des conditions dans lesquelles il s’opère, du contexte plus ou moins favorable offert par le cadre juridique et institutionnel, les structures existantes (médias, associations), la culture au sens général et particulièrement la culture politique : deux militants ayant les mêmes motivations et les mêmes objectifs s’ « engageront » de manière très différente selon qu’ils agissent en Allemagne, en Algérie, en Iran, au Mexique ou à Madagascar.

**PLAN**: on trouvera en introduction une liste d’exemples concrets relevés dans l’actualité, sur une période de trois semaines, fin novembre et début décembre 2012. Je m’y référerai brièvement ici ou là, au fil de mon exposé. Nous commencerons par consulter les dictionnaires, en particulier pour l’histoire des mots. A partir de là, nous développerons la réflexion, essentiellement sous forme de questions. Nous ne chercherons pas le fil rouge magique qui permettrait de dérouler d’un coup toute la pelote ; mais identifierons plusieurs fils importants permettant d’illustrer les principaux aspects de la problématique. Quelques redites seront inévitables – tant pis. Un « engagement » que je prends, et qui correspond à une exhortation aux autres conférenciers : évitons de noyer dans le jargon des choses somme toute assez simples.

Un constat symptomatique : il semble n’exister aucun ouvrage de synthèse récent et sérieux sur le sujet, en français (ni en allemand, d’ailleurs). Sans doute parce que la thématique est protéiforme, passablement spongieuse, et qu’elle se prête à bien des élucubrations. Qui veut réfléchir sur l’engagement devra donc lire des ouvrages de fond sur des grands thèmes philosophiques comme la liberté, la volonté, l’éthique, la responsabilité, l’action politique (Aristote, Heidegger, Max Weber, H. Arendt (mais éviter la traduction française de *La condition de l’homme moderne*, hélas très mauvaise), Paul Ricœur) et/ou des témoignages directs, sous forme de récits, de réflexions sur un engagement personnel, d’auto-biographies, de mémoires. Livres récents de M. Hirsch et I. Frachon. Eviter Stéphane Hessel !).

**1. EXEMPLES RELEVES DANS L’ACTUALITE DES MEDIAS D’UNE GRANDE QUINZAINE, A CHEVAL SUR NOVEMBRE ET DECEMBRE 2012**. ***En italique, quelques remarques personnelles.***

23 Nov.: Message entendu lors de mes courses : Edouard Leclerc s’engage pour la préservation de mon pouvoir d’achat. *Terme visiblement galvaudé. Pour être ainsi exploité, il doit néanmoins avoir beaucoup de connotations positives. Configuration bizarre, où je me trouve en position d’objet non consulté de l’engagement d’un autre*.

Procès des quatre soldats de la Force Licorne qui ont assassiné en 2005 Firmin Mahé, « coupeur de routes », visiblement pour faire un exemple. Le colonel qui a donné l’ordre et l’adjudant-chef qui l’a exécuté assument : choix entre la mal (l’assassinat) et le pire (les charniers laissés derrière eux par ces bandes, etc.). Le général Henri Poncet, mis en cause par le colonel Burgaud, nie avoir été informé. C’est un jeune employé, simple soldat, qui a dénoncé les faits dont il avait eu connaissance, parce que sa conscience l’y poussait*. Deux phénomènes distincts : responsabilité quant aux conséquences de son « engagement » (ici, engagement très particulier, car déterminé par le statut et la structure hiérarchique) + l’engagement –«  trahison ».*

Le conflit de Notre-Dame des Landes : interview d’une exploitante installée sur le site depuis une dizaine d’années. Est non-violente et entend le rester, mais comprend les hommes tentés par la résistance violente, car elle estime l’action des pouvoirs publics illégitime et bien plus violente. Continuera à lutter malgré la destruction des « cabanes ». *Problème des motifs, des formes et des limites de l’engagement.*

26-30 nov, feuilleton de France Culture consacré à l’écrivain polonais Alexander Wat, auteur de *Mon siècle*. Evoque la figure du chef charismatique, à la fois idole et bouc émissaire. Idole parce qu’investi d’un rôle éminent dans une religion de substitution ; et bouc émissaire parce qu’il prend sur lui, au nom de la nation, de faire de la politique, activité vile et honteuse. (Voir document en annexe) *La dimension religieuse, sacrée, de l’engagement au sens fort (≠ Leclerc), la figure du prophète/guide et son pouvoir charismatique ; la nature du lien entre guide et disciple/fidèle/activiste/suiveur.*

1er déc. : émission de Guillaume Gallienne (France Inter). Evoque Paul Watson, co-fondateur de Greenpeace puis fondateur de Sea Shepard. Ouvrage *Au nom des mers*, longue citation tirée de la conclusion (voir documents en annexe). *Ce témoignage présente quasiment toutes les facettes de la problématique*.

AG de la paroisse : un membre proteste parce que les statuts font automatiquement de chaque paroissien un membre de l’Entraide : cela ne devrait-il pas relever d’un engagement ? *Engagement suppose choix individuel, volonté, démarche authentique.*

3 déc. : ouverture du procès de l’Arche de Zoé : plus de 100 enfants « volés » à leurs familles par une association humanitaire au Tchad, avec l’aide d’un chef de village, pour être « vendus » à des familles françaises en mal d’adoption. Le couple de dirigeants, en fuite en Afrique du Sud, n’est même pas présent. *Exemple d’ « engagement » dévoyé.*

 4 déc. : France Culture : rapport annuel de Transparency International : la France reste mal placée en matière de corruption, en particulier à l’étranger. Explication : le laxisme bien connu des cultures méditerranéennes envers les délits liés à l’argent. Témoignage d’une jeune attachée d’ambassade qui, dans deux postes successifs, en Afrique noire et en Europe centrale, découvre des malversations graves, en parle à ses supérieurs, est invitée au silence (« ne vous mettez pas en danger ») puis poussée à la démission. Va au tribunal administratif, où elle obtient réparation. Situation identique dans le cas Cahuzac, où deux fonctionnaires avaient transmis des infos suspectes ; leurs rapports ont visiblement été « classés » par leur hiérarchie ; l’un d’eux a même été sanctionné. Dans la même semaine, à propos de la sortie d’un livre sur le rôle des « experts » dans nos sociétés post-modernes, Irène Frachon (une parpaillote) expose que le moment le plus pénible de sa lutte contre le Médiator fut la confrontation avec le comité d’experts, qui a contesté l’honnêteté de ses résultats et tout fait pour la décrédibiliser. *Forme particulière d’engagement : l’engagement solitaire (et quasiment condamné à le rester), à rebours du « système ». Question des lanceurs d’alerte, de leur statut et de leur protection.*

Dans le même genre : Conférence à Sciences Po sur le plaisir au travail + émission sur France Culture le 7 déc. sur la dégradation des conditions de travail en France depuis 15 ans. D’un côté un discours théorique plaisant, rappelant ce qui favorise l’engagement du salarié. De l’autre le constat d’un environnement qui, de plus en plus, génère stress et déresponsabilisation. *Une forme mineure (liée à une activité stable, régulière sinon routinière, appelée à durer) mais non négligeable de l’« engagement ».*

Le Monde des religions n° 54 : Ph. d’Iribarne et sa critique des valeurs prétendument universelles : l’idéalisme des Lumières est dépassé, il faut repartir sur des bases plus concrètes, s’appuyer sur le monde tel qu’il est et, dans une certaine mesure, renoncer au monde tel qu’il devrait être. « C’est admettre que ce que nous pouvons atteindre, à force d’intelligence, de volonté et d’efforts, est loin d’être à la hauteur de nos rêves. » *Réponse indirecte à la question générale des conditions de l’engagement aujourd’hui. Complexité croissante du monde, multiplicité des systèmes de référence : engagement sans doute plus nécessaire que jamais ; mais aussi plus difficile à assumer.*

**2. CE QUE DISENT LES DICTIONNAIRES** : les choses sont assez simples, et les infos apportées par le Dictionnaire historique de la langue française, le Dico de l’Académie et le Robert culturel concordent. **Engager** = verbe formé vers 1150, à partir de « gage », avec le préfixe en. Le substantif **engagement** évolue exactement comme le verbe, et ne nécessite pas une étude particulière.

Pas de forme pronominale à l’origine ; le verbe est transitif. Il signifie longtemps simplement « mettre ou donner en gage » : engager ses bijoux, ses meubles. A la fin du 16ème S. apparait un sens où l’objet est remplacé par une autre caution : « engager sa parole, son honneur ». Engager, c’est « lier par une promesse », en particulier lorsqu’il s’agit d’engager quelqu’un par le mariage : «  Ses parents l’avaient engagée à un homme qu’elle n’aimait pas ». Se marier se dit aussi « engager sa vie ». « Les paroles n’engagent personne ».

Toujours à la fin du 16e : de l’idée d’introduction vient l’emploi pour « commencer, entamer » : engager une conversation, un procès, le combat, des dépenses. Engager lors d’un match. De même que « engager à » = essayer d’amener à faire. Par extension, le verbe signifie « recruter un soldat, enrôler» vers 1620 (mais seulement vers 1835 : prendre ou attacher à son service un employé, un serviteur). Au 18è siècle cet emploi se trouve dans la forme pronominale.

Au 17e S. engager prend aussi le sens de « faire entrer dans un lieu resserré, difficile » ; avec une valeur plus large il signifie simplement « faire entrer » : engager une vis dans un écrou, un bateau dans un chenal, son partenaire dans une aventure (entrainer).

Après la seconde Guerre apparaît un sens spécifique, signifiant « prendre position sur des problèmes politiques », en relation avec le dérivé « engagement ».

Deux aspects me semblent essentiels, qui permettent de lier les groupes de significations : 1. L’idée du début, de l’initiative, de l’action nouvelle, qui entame un processus : ceci suppose, sous des formes plus ou moins conscientes, liberté, volonté, prise de décision, responsabilité. 2. L’idée de la promesse, du contrat formel ou tacite, du serment ou du pacte : non seulement prise de décision, mais conscience et acceptation des éléments qui fondent et constituent une obligation, un devoir. Dessine une configuration particulière, qui est précisément celle de l’engagement, et me semble caractérisée par trois pôles : A = celui qui s’engage. B = ce pour quoi, celui, celle ou ceux envers qui A s’engage. B a souvent un aspect double : à la fois la cause et le guide ou le collectif qui incarne cette cause. C.= sans doute pas indispensable, mais très souvent présent : le témoin, appelé à entendre, enregistrer, authentifier, légitimer l’engagement : notaire, prêtre, amis ou confidents, opinion publique, bon dieu ou glace de la salle de bain, *alias* conscience personnelle.

Nous voyons d’emblée que ces deux aspects ouvrent des questionnements centraux pour notre problématique. Début, initiative : pourquoi, dans quelles conditions ? Début, initiative : et après ? pour aller où, et par quels moyens ? Par ailleurs se posent toutes les questions concernant les rapports entre les trois pôles que nous avons identifiés. En particulier celle du ciment qui lie entre eux ces différents acteurs ( M. Weber parle de foi).

**3. FIGURES DE L’ENGAGEMENT. P**artir de l’image stéréotype de l’engagement. Image héroïque (Gandhi, Martin Luther King, de Gaulle, Che Guevarra, l’abbé Pierre, Mandela) : situation dramatique de préférence, crise dans laquelle il faut choisir, se déterminer. Résistance, combat, adversité, revers. Détermination, courage, persévérance, foi en la cause. Victoire soit glorieuse, soit modeste. Le martyre constitue un « plus » incontestable dans l’image du personnage engagé (cf. les extraits du texte de P. Watson).

A cette image il peut être utile d’opposer d’emblée d’autres figures, tout aussi légitimes : l’engagement « qui s’ignore » et n’est révélé comme tel qu’après-coup, en général par ceux qui en ont bénéficié ou qui l’ont observé et veulent en témoigner (un médecin particulièrement dévoué ; bien des « justes parmi les nations ») ; l’engagement silencieux, qui s’exerce dans l’ombre (le religieux cloitré) ; l’ « engagement » qui fait suite à un enrôlement limitant la liberté (soldat) ; l’engagement paradoxal, tel que la trahison ; et surtout l’engagement pour des causes contraires aux valeurs communément admises (les exécutants souvent innombrables des « programmes » de régimes totalitaires).

Ceux qui s’engagent sont des humains : par la force des choses, l’engagement s’accommode – lorsqu’il ne les encourage pas - de tous les travers de la nature humaine : étroitesse d’esprit, vanité, appât du pouvoir ou du gain, tendance à manipuler et à instrumentaliser ont cours dans les situations d‘engagement comme dans d’autres formes d’action des humains. Par ailleurs il est important de se rappeler cette affirmation de Nietzsche dans *La naissance de la philosophie à l’époque de la tragédie grecque* : « Tout le monde n’a pas besoin d’être un grand homme, ni d’en suivre un ». L’important est la manière qu’a chacun d’être au monde, c’est-à-dire sa façon de se penser et de vivre dans son rapport aux autres et aux choses.

En fait, nous avons affaire à **un** **continuum**, qui va de l’acte-rupture dramatique à une simple situation, celle de chacun d’entre nous, en tant que nous sommes « jetés dans le monde » :

1.Le paysan, l’artisan ou l’étudiant qui choisit d’abandonner sa famille pour entrer dans la résistance armée ou répondre à l’appel au djihad. L’artiste (Ai Weiwei), le journaliste (Anna Politkovskaia), l’avocat ou même l’internaute qui, au prix de leur vie, dénoncent la corruption et la violation des droits de l’homme. 2. Le citoyen qui adhère à une association ou un parti pour défendre une cause. 3. Le choix de vie, (l’individu qui se marie, le jeune qui s’ « engage » dans l’armée, la personne qui choisit de rejoindre une communauté monastique : se marque en général par une cérémonie ou un rituel sanctionnés par la société, et en présence de témoins,), souvent indépendant de toute « cause » à défendre. 4. La situation de l’homme selon Heidegger, Sartre et consorts. Heidegger : le lit est dans la chambre ; l’homme est au monde, et non simplement dans le monde. Selon Sartre l’homme n’est pas (comme une chose), mais il a à être, il doit se faire, à travers son action. Du coup l’existence toute entière est en permanence exercice de liberté, autrement dit engagement : « Je n’existe que comme engagé », dit-il dans *L’Etre et le Néant*. Le participe passé à valeur de passif « engagé », opposé aux temps actifs « je me fais en agissant », pointe une différence essentielle : de toute façon, avant toute décision, et même si je n’en prends pas acte, je suis ‘engagé’, comme la clef est engagée dans la serrure, à savoir passivement jeté dans le monde, dans une situation dont les déterminants ne dépendent pas de moi – aussi longtemps que je n’agis pas pour lui imprimer ma marque : « Le monde réel ne se révèle qu’à l’action ; on ne peut s’y sentir qu’en le dépassant pour le changer » (Sartre).

Essayons d’embrasser ce que nous venons de dire : l’engagement est à la fois destin non choisi et tâche (Heidegger) : le fait d’être-engagé ou « jeté » dans une situation non choisie, et l’action volontaire, si possible libre, c’est-à-dire réfléchie et responsable, par laquelle à la fois j’assume cette situation et j’essaie de la dépasser dans un pari sur l’avenir : « L’homme n’est qu’une situation… mais pour que cette situation soit un homme, tout un homme, il faut qu’elle soit vécue et dépassée vers un but particulier » (Sartre). Deux paradoxes intéressants : alors que notre image de l’engagement correspond volontiers à des situations hors norme et des comportements héroïques, la réflexion des philosophes (cf. les textes d’Arendt et de Ricoeur) porte sur l’action de tout un chacun, sur les formes les plus modestes et quotidiennes, qui correspondent simplement à l’exercice de notre liberté et de notre responsabilité. Et : il est des engagements anonymes ou publics très forts, qui ne sont formalisés par aucun rituel : ici, l’engagement se suffit à lui-même, et parle par lui-même. A l’inverse, nous observons que les « choix de vie » sont marqués par des cérémonies, alors que leur signification en tant qu’engagements n’apparaîtra sans doute que plus tard, au terme d’épreuves diverses.

**4.** Nous entrevoyons qu’à travers le thème de l’engagement nous touchons aux structures fondamentales de l’être humain. Nous retrouverons plus loin les questions liées à la volonté, à la liberté, à la responsabilité. Attardons- nous un instant sur un autre aspect essentiel de l’engagement, celui de la **TEMPORALITE.** A la différence de l’animal, l’homme construit des monuments et invente des utopies. Il est capable d’assumer un héritage, qu’il interprète et auquel il donne un sens ; de même, il sait, grâce à l’imagination, anticiper, transformer le futur en avenir, c’est-à-dire dessiner un horizon plus ou moins concret qui mobilisera son énergie et donnera un sens et un prix à son action. Si nous revenons à la citation de Paul Watson, nous observons qu’il a précisément le souci d’inscrire son action dans une histoire, qui est son histoire personnelle (celle de sa famille), mais aussi, sans doute, celle de son pays, de sa culture, voire l’histoire universelle, celle de tous ses congénères. Assumer ma situation, c’est donc d’abord accepter qu’elle résulte de l’entrecroisement de multiples destinées, dont je recueille l’héritage ; non pas en vrac et sans distinction, mais de manière aussi réfléchie que possible, en triant, interprétant, comprenant, de manière à ce que cet héritage devienne véritablement mon histoire, envers laquelle je me sens une dette en même temps qu’elle constitue un gage de ce qui va advenir dans le futur. Dans cet héritage figurent aussi bien les conseils donnés par un parent, l’exemple d’un ami ou d’un enseignant, que les valeurs auxquelles j’adhère, liées à une culture, et qui pourraient se résumer dans l’expression « ce que je crois ». Ce passé que je me suis approprié, cet héritage assumé m’ « engage » = m’incite à m’impliquer dans ma situation présente : à ne pas la vivre comme une fatalité qui m’imposerait indifférence et résignation, mais à la façonner de manière à ce qu’elle corresponde le mieux possible, précisément, à « ce que je crois ». C’est là qu’intervient l’anticipation : « I have a dream » (M. Luther-King) : c’est l’image d’une réalité différente, meilleure, conçue comme utopie réalisable, qui dilate le présent, ouvre un avenir à l’action, appelle vers les horizons où elle est installée. C’est l’objectif qu’on se fixe, (Ricoeur parle de la « visée » d’une action), le projet, qui met en état d’influer sur le cours des choses. C’est lui qui nous amène à arracher notre existence à l’inertie du quotidien, à explorer sa disposition à l’à-venir. L’espoir est incontestablement une composante importante des divers comportements que l’on peut regrouper sous le terme d’engagement. C’est cet espoir qui suscite notre capacité à articuler compétences et situations, à faire preuve de créativité, à nous dépasser nous-mêmes. Weber : « Il est pertinent de définir la politique comme l’art du possible. Mais il est vrai aussi que souvent on n’a pu atteindre le possible que parce qu’on a tenté de réaliser l’impossible. »

**5.** [En page 1 du *Monde* du 17 août : « Jacques Vergès. Au bout de la passion. L’avocat est décédé le 15 août à l’âge de 88 ans. Il avait défrayé la chronique par ses combats aussi engagés que provocateurs, de la défense de Klaus Barbie à celle de Laurent Gbagbo. L’anticolonialisme était sa cause absolue. »] **A** **QUEL CARBURANT** fonctionne l’engagement ? Il s’agit d’un mélange 2 temps, fait d’imagination (c’est sans doute ce que M. Weber appelle la vision) et de volonté (M. Weber parle de passion, on peut sans doute aussi penser au désir). Il me semble que les deux éléments se catalysent l’un l’autre, la volonté de changement entretenant l’image d’un monde meilleur, et cette image, si possible inchangée, voire magnifiée, alimentant la flamme de la passion dans l’action. Ce que nous appelons la cause est bien un objet plus ou moins rationnel produit par le désir, à partir de l’image. « L’homme engagé porte ses affirmations non comme des dépôt morts, mais comme des mystères vivants, toujours gros d’avenir … Il est de la race de ceux qui croient, c’est une race d’hommes modestes en même temps qu’assurés » (E . Mounier). [Pour Weber la cause de l’homme politique moderne garde une dimension passionnelle ≠ *Real-* ou *Machtpolitiker* opportuniste et dénué de principes. La prise de parti, la lutte sont l’élément de l’homme politique, à la différence du fonctionnaire. Mais cette passion n’est pas simple volontarisme, car elle est liée à un sentiment du tragique de l’existence : incertitude des effets de l’action, « paradoxe des conséquences » qui donne à l’action le caractère d’un destin.]

En amont, ou à l’arrière-plan de la vision et de la volonté, on trouve souvent des références dont l’engagement tire son efficacité ultime : idéal, valeurs, « principes » « sens de la vie ». Il me semble que la conviction est un facteur d’engagement important : à la différence de la simple opinion, la conviction a besoin de s’exprimer. Les convictions militantes sont vécues comme étant des « absolus » que les autres doivent partager. Le prosélytisme de conviction est une dimension importante de l’engagement. L’indignation morale ajoute au registre rationnel de la conviction (quant à ce qui est « vrai » et « juste ») une dimension « affectuelle » ou émotionnelle ; la compassion envers ceux qui souffrent est l’une des constantes de l’indignation morale.

L’histoire nous a montré à quel point l’une et l’autre, la « vision » et la volonté étaient sujets à l’erreur et au dévoiement. Comparant l’homme politique moderne au prophète de jadis, M. Weber souligne bien la différence : là où la ‘cause’ n’est plus fixée par une tradition religieuse, il incombe au politicien lui-même d’en définir le contenu. Or si elle est alimentée par des fantasmes, des peurs, la « vision » peut prendre la forme d’une utopie négative, la « cause » apparemment généreuse justifiant les actions les plus condamnables. La plupart des régimes totalitaires ont proposé à leurs sujets de tels projets, appelant un engagement sans limites. Philosophes et psychologues montrent que la volonté humaine est potentiellement sans bornes, car elle se donne à elle-même sa loi, son véritable objet étant la saturation du désir qui la constitue. Dans le contexte des années 1970, Foulquié critique la « mystique de l’engagement », qui comprend le fait « d’aller de l’avant comme si on était sûr de la valeur absolue de son choix… » Mounier semble répondre : « Nous ne nous engageons jamais que dans des combats discutables, sur des causes imparfaites. Refuser pour autant l’engagement, c’est refuser la condition humaine. » Nous touchons ici du doigt un autre aspect paradoxal de l’engagement : pour qu’elle fonctionne, agisse, la « cause » doit pouvoir s’affirmer comme un impératif quasi-absolu, bénéficier a priori d’une très forte légitimité, ne donner prise à aucune forme de doute ; de même, la détermination du militant à défendre cette cause doit être sans faille. Or ce sont précisément ces conditions qui ouvrent la porte aux excès, aux aveuglements, et aux dérives.

Déjà M. Weber expliquait les nationalismes (et le sien en particulier) par la croyance en une responsabilité au regard de la postérité ; chaque grande nation croirait en une mission providentielle qu’elle aurait à remplir. Il écrit aussi : « Ce qui concerne l’homme politique, c’est l’avenir, et sa responsabilité à l’égard de l’avenir. » Cette responsabilité envers l’avenir est une dimension relativement nouvelle, très présente dans l’engagement des écologistes. Attention aux « causes » absolues, construites et présentées comme des totalités organiques auxquelles chacun doit adhérer sans réserve ; des « fins » censées justifier tous les moyens et sanctifier tous les sacrifices : « La République nous appelle, sachons vaincre ou sachons périr ». Totalité individualisée, « nation », « Volk », éventuellement parti, voire la « marque » ou l’entreprise, qui exige de ses membres un engagement sans faille, une implication résolue dans un projet et un combat supposés être partagés par tous. D’où l’importance du contexte politique et culturel : la démocratie et le pluralisme permettent de confronter les causes et les projets, de les soumettre à un examen critique et de relativiser leurs prétentions. De ce fait, dans certaines circonstances, le refus de s’engager, la revendication de neutralité, l’affirmation d’un droit à l’indifférence peuvent être des comportements légitimes et courageux.

**6.** Engagement au sens fort = acte ou action dans laquelle un sujet s’implique totalement, en revendiquant son entière responsabilité : l’engagement ne se délègue pas, et ne se partage pas vraiment non plus : la décision d’ « y aller » ou non, expression de la liberté, incombe à chacun ; en ce sens, l’engagement ne se conçoit que comme une démarche individuelle. Pourtant, et en même temps, l’engagement **SUPPOSE L’EXISTENCE DE L’AUTRE**. Les notions de promesse, de serment, d’alliance, de contrat, intimement liées à la situation d’engagement, impliquent la présence de l’autre : « prophète, meneur, chef, guide », « adepte, partisan, ou disciple », « camarade, compagnon, voire  frère », etc., autant de termes qui pointent le côtoiement et l’interaction dans la situation d’engagement. L’engagement est un mode de positionnement dans un espace d’interactions et d’interdépendances.

Cet autre ou ces autres peuvent endosser des statuts divers : il y a celui ou ceux pour qui je m’engage (moi dans le cas d’E . Leclerc) ; celui ou ceux qui sont appelés à être les témoins de mon engagement, et à me rejoindre si ma cause les convainc ; il y a enfin ceux aux côtés de qui s’exerce mon engagement.

L’engagement s’exerce en général au profit d’autres, dont on revendique de prendre en charge, au moins pour une petite part, le destin. Beaucoup de paroles relatives à l’engagement (à sa nécessité, aux motivations des agents etc.) font appel à la notion de solidarité. (Naguère on parlait de compassion et de charité, termes aujourd’hui dévalorisés parce qu’ils suggèrent une relation de supériorité de celui qui donne par rapport à celui qui reçoit). Cette solidarité s’exerce la plupart du temps en faveur d’un « autre » spécifié, malade ou handicapé, chômeur, sans-papiers, sinistré, SDF, etc., chacun de ces groupes constituant le « fond de commerce » d’organismes divers. Problèmes : quelles sont les bornes de cette solidarité ? qu’en est-il d’une solidarité qui, tout à la fois, distingue, intègre et exclut ? comment ces solidarités spécifiques coexistent-elles ? La politique est sans doute l’art d’organiser les divers types de solidarité.

L’exemple de Leclerc illustre une dimension particulière, et très importante, de l’engagement : l’action d’engagement est créée par la simple déclaration de solidarité. Rien ne me permet de contester, au fond, l’affirmation d’E. Leclerc. On appelle cela la nature ou la fonction performative de l’acte d’engagement. (Est dit « performatif » un énoncé qui constitue l’acte auquel il se réfère. Les formules « *Je te conseille de... », « Je jure que... », « je t’autorise à» « je t'ordonne de...* », réaliseraient l'action qu'elles expriment «  « feraient ce qu’elles disent ».Antonyme =  constatatif*.* R. Barthes expose que l’énoncé « *Je t’aime* » est toujours vrai, car il est simplement performatif).  Ceci nous fait mettre le doigt sur une autre spécificité de l’engagement, qui le distingue du simple dévouement, ou d’un combat quelconque, politique, judiciaire ou artistique : l’engagement se dit autant qu’il se fait. Souvent, le dire, à lui seul, constitue d’emblée une partie essentielle de l’action. Dans le cas de Leclerc, je me voyais en réalité assigner deux des trois rôles évoqués plus haut : j’étais le destinataire à la fois de l’engagement dévoué du grand distributeur, et (surtout) celui du message par lequel il affirme sa détermination.

Du fait de la médiatisation de la vie publique, cet aspect revêt aujourd’hui une importance (et pose des problèmes) particulière : la visibilité recherchée de l’engagement suppose incarnation, prise de parole, mise en scène. Etre engagé c’est donner à voir, à lire et à entendre des prises de position. Ainsi, l’engagement suggère un espace semblable à celui d’un théâtre, avec un public, une scène, des coulisses. Selon M. Weber, depuis l’instauration de la démocratie le démagogue (terme non péjoratif dans sa bouche) est le type du dirigeant politique moderne ; cette situation est d’ailleurs propre à l’Occident. Weber observe lui-même, à la fin du 19e siècle, que ce discours agit souvent à un niveau purement émotionnel.

La fonction performative au sein de l’engagement est très proche du discours prophétique : l’événement est anticipé dans la parole qui l’annonce, le décrit, le fait advenir comme un gage donné (promesse). Cette dimension performative explique la fascination exercée par les discours des meneurs de toutes obédiences, cette fascination se traduisant en adhésion, laquelle rend sourd à tous les arguments contraires.

La visibilité de l’engagement est un gage et un indicateur de son effectivité. En même temps, elle ouvre la porte aux dérives dont nous, Français, sommes sans doute les champions. Les « intellectuels » dont la France a la spécialité et, de plus en plus, les hommes politiques en manque de « visibilité », sont prompts à inventer des « causes » censées mobiliser la communauté nationale, et qui s’avèrent être au mieux des ballons de baudruche prompts à se dégonfler, au pire des pièges dans lesquels tombent les « décideurs », et qui peuvent avoir des conséquences funestes. M. Weber souligne à juste titre qu’un ennemi trivial, mais redoutable, de l’homme politique est simplement la vanité.

**7.** Le premier destinataire du discours démagogique n’est pas, en effet, le grand public hostile ou indifférent à la cause : ce sont d’abord les adhérents et sympathisants, ceux qui, tout en étant acquis à la cause, ont besoin qu’on les mobilise et les remotive sans cesse. Nous abordons ici le troisième rôle que l’ « autre » est appelé à jouer dans le cadre de l’engagement, celui de **MEMBRE D’UNE ORGANISATION**, association, syndicat, parti, initiative citoyenne etc

Soulignons d’emblée un autre aspect paradoxal de l’engagement, dont traitera Gérard Bras : ce que l’engagement présuppose d’indépendance et de libre-arbitre semble précisément rejeté au profit d’une adhésion, de la participation aux croyances d’un collectif. Ainsi, l’engagement serait un acte volontaire d’assujettissement. Pour le dire de manière moins abrupte : le consentement à l’engagement (dans le mariage comme dans un syndicat) concède à d’autres un droit d’influence sur mes actions futures ; dans ce sens, s’engager c’est aliéner une part de son désir au profit d’un projet nouveau, à négocier avec ces autres. Comment expliquer cet assujettissement, et le fait que l’essentiel des actes d’engagement, au sens le plus courant, se déroule au sein d’organisations ?

En général l’engagement se réalise à l’intérieur de ce qu’on peut appeler des « offres d’engagement » (cf. le Forum des associations). Un certain nombre d’organisations produisent et proposent des interprétations concernant des objets généraux (la justice sociale, le statut de la femme, la place faite aux vieillards ou aux handicapés) ou particuliers (tel plan de licenciement, telle déclaration d’un responsable politique, tel projet d’infrastructure etc), et cherchent à rendre désirable une proposition d’engagement. L’engagement n’est pas seulement le fait d’un vouloir, il est la conséquence de l’adhésion à un groupe, de l’apprentissage d’une pratique ; c’est le vouloir collectif qui est performatif en ce qu’il alimente la motivation et permet de se reconnaître comme membre du groupe et acteur d’un mouvement. Le collectif limite les coûts de l’engagement, et facilite l’apprentissage de l’inscription dans le groupe. Il offre des possibilités diverses de rattachement à l’organisation. Enfin, il facilite grandement la transformation de l’objet de l’engagement en actions concrètes. L’organisation offre un cadre cognitif, symbolique et sémantique qui facilite la visibilité. C’est elle aussi qui produit tous ces « opérateurs » qui soutiennent et catalysent l’engagement, surtout celui des grands groupes, voire des masses, opérateurs qui s’adressent avant tout aux sens et à l’affectivité : symboles politiques, slogans et chants, événements mis en scène tels que la manif.

Le fait que le collectif, fort de son histoire, propose/impose à l’individu un objet particulier de l’engagement, un cadre de référence idéologique, des modalités d’action, est évidemment à double tranchant. Nous avons évoqué ci-dessus l’apport de l’organisation en termes d’apprentissage, d’inclusion, de soutien à chacun de ses membres. Nous savons cependant que l’organisation peut aussi bien être vécue comme un carcan, ses structures hiérarchiques, ses modes de fonctionnement, le poids de ses traditions sont autant de freins à un service vraiment efficace de la « cause ». Au sein de bien des organisations, on observe une inertie de l’engagement, qui jusqu’à maintenir la cause de manière artificielle, pour ne pas mettre en péril le collectif qui la porte.

C’est que l’engagement individuel et les formes d’action organisationnelles répondent à des logiques souvent fort différentes : l’engagement tel qu’il résulte du message biblique suppose une rupture, une mise à distance radicales : romps avec ton passé, ta communauté etc. pour me suivre. Les Eglises, au motif d’autres rationalités, favorisent des engagements bien plus nuancés. La généralisation de l’engagement de type organisationnel l’a banalisé, et réduit à un contrat ou une coopération. La loyauté envers l’institution, et le conformisme, émoussent la capacité d’indignation et l’esprit critique ; la liberté de jugement et de parole cède la place à la rhétorique, voire à la langue de bois. A nouveau un paradoxe : les organisations sont un laboratoire d’idées nouvelles, en même temps qu’elles limitent l’ampleur des changements pour s’adapter aux évolutions sociales et assurer une certaine continuité.

De ce point de vue, il est bon que naissent constamment de nouvelles causes, portées par de nouveaux organismes, qui sauront adapter leurs objectifs et leurs outils à un contexte changé.

Nous avons considéré jusque-là l’organisation ou l’association comme un groupe dont la structure interne serait soit indéterminée, soit indifférente. Or, et en particulier au regard de notre problématique, l’organisation est avant tout un collectif animé par un chef (cf. les divers exemples concrets évoqués en préambule). Et ce chef assume souvent le statut d’un guide (allemand. Führer, angl. leader ? esp. ???)

**La figure du guide** : Weber, lecteur de l’AT, évoque d’emblée la figure du prophète lorsqu’il parle de la vocation. Vocation (Beruf) = mission dont se sent investi celui qui se consacre à une « cause ». Les prophètes de l’époque pré-exilique sont les premiers ‘démagogues’, qui ne s’adressent plus au roi, mais au peuple ; ils ne poursuivent pas d’intérêts personnels, mais sont au service de Yahvé. Dans son expression la plus forte, l’idée de vocation correspond à la domination charismatique. Charisme = grâce personnelle qui suscite la confiance dans les qualités qu’un chef est supposé posséder. Le guide vit pour sa cause, ‘aspire à son œuvre ‘, et les hommes se soumettent et le suivent parce qu’ils croient en lui. Le pouvoir charismatique est volontiers mis en rapport avec la catégorie du « sacré », car il exerce une fascination. Moïse et Romulus (ou Napoléon) sont des exemples classiques. Le césarisme des dictateurs comme Hitler entre aussi dans la catégorie. Phénomène de croyance religieuse, voire d’identification de type mystique. Un des enjeux de l‘engagement est bien celui de la prise de pouvoir et du contrôle des autres.

Ce pouvoir charismatique est lié à la responsabilité *personnelle* que le chef politique doit assumer. La revendication de responsabilité est elle aussi une forme de prise de parole. S’engager, c’est décider à l’avance d’être responsable de ce qu’on aura fait : l’engagement est une responsabilité au futur antérieur. Répondre, c’est se porter garant : on est à nouveau très près du gage. Le « chef » engagé est celui qui, en quelque sorte, s’offre lui-même comme gage de son engagement.

Dans tout engagement est potentiellement incluse la possibilité du dégagement ; en effet, à tout moment il peut apparaître des dissonances entre l’idéal et l’action concrète, entre les objectifs affichés et la tactique choisie, ou les comportements de tel ou tel. On peut poser la même question en termes de fidélité et/ou de loyauté : par l’engagement je me lie par rapport à un projet, à un avenir imaginé, vu – (fantasmé ?) : fidélité à la cause, au chef, aux autres qui sont engagés à mes côtés. Ou plus simplement : fidélité à moi-même, et persévérance.

**8**: Qu’est-ce qui fonde le « prix », **LA VALEUR DE L’ENGAGEMENT** ?

Weber en traite un peu à travers l’opposition entre l’éthique de conviction et l’éthique de responsabilité. La valeur de l’action politique est d’abord liée à la conviction directrice ; mais il faut aussi prendre en considération les conséquences possibles, être conscient des paradoxes éthiques et prêt au compromis. L’honneur de l’homme politique consiste à assumer la responsabilité *personnelle* exclusive pour ce qu’il fait. Pour Weber les deux péchés mortels du politique sont l’absence de cause et l’absence de responsabilité. Mais il insiste sur le fait que « au service de quelle cause l’homme politique vise et utilise le pouvoir, c’est là une affaire de foi. » Les deux éthiques ne sont pas contraires, c’est ensemble qu’elles constituent l’homme authentique.

Alors que l’engagement réfère à une intentionnalité valorisée, ce sont souvent les objets visés qui affectent positivement ou négativement l’engagement. L’engagement est soumis à des jugements qui portent à la fois sur l’intention, les objets, les moyens et les résultats. La concurrence et la rivalité font par exemple l’objet de critiques aux motifs d’une déperdition d’énergie et d’un déplacement des objectifs.

Catégorie centrale, mais nullement univoque, de l’authenticité. Les gages, jusqu’au sacrifice.Celui qui s’engage se met en jeu, il est lui-même le gage de son action, en particulier aux yeux de ses « disciples ». L’engagement relève d’un pouvoir de soi sur soi, qui ne paraît lié à aucune détermination, et transcende toute limitation.

**CONCLUSION** : **LES CONDITIONS DE L’ENGAGEMENT AUJOURD’HUI**.

Simplement quelques pistes de réflexion :

A priori, la crise facilite, voire pousse à l’engagement ; elle semble rendre les choix plus urgents, mais aussi plus clairs, et donc plus simples : choix entre soumission et révolte, entre indifférence et dénonciation, entre collaboration et résistance, entre « bien » et « mal ». Il semble bien, pourtant, qu’il n’en soit pas ainsi aujourd’hui. Cherchez pourquoi...

Dans le prolongement de ce qui précède : Max Weber dit que l’engagement exige, en particulier des édiles en tant que chefs ou guides, « vision », volonté et sens des responsabilités. Est-ce ce que vous observez dans la vie publique, à différents niveaux ? Dans quelle mesure le contexte général peut-il expliquer ce changement ?

Où en est-on par rapport à la notion et à l’impératif de solidarité ?

*Quid* des comportements de fidélité et de persévérance dans ses engagements ?

Peut-être êtes-vous engagé. Sinon, vous connaissez sans doute diverses personnes engagées. Comment analysez-vous vos/leurs motivations, vos/leurs actions, les effets de votre/leur engagement ?

**Introduction à la discussion** : seraient bienvenues des questions non pas destinées à contester ou approfondir mes assertions, mais plutôt à mettre le doigt sur des omissions, afin que le balayage du champ thématique soit le plus complet possible.

**ANNEXES : QUELQUES DOCUMENTS PROPRES A PROLONGER LA REFLEXION.**

Devant le concile de Constance, qui allait le condamner au bûcher  **Jan HUS** proclame sa devise personnelle et le cœur de son enseignement: « Cherche la vérité, écoute la vérité, apprends la vérité, aime la vérité, soutiens la vérité, défends la vérité, jusqu’à la mort. » *Réponse de Ponce Pilate, Jean 18, 38 : »Qu’est-ce que la vérité ? »*

**Alexander WAT** : *Mon siècle*. *Confessions d’un intellectuel européen.* L’Age d’homme, 2000.

A.WAT (vrai nom = Chwat), 1900-1967. Lointain descendant de Rachi de Troyes, et parent d’ un illustre cabaliste et de rabbins polonais connus. Wat grandit aux frontières du judaïsme, du catholicisme et de l’athéisme ; il se convertira au catholicisme après la seconde Guerre. Etudes de philo, puis rédacteur de revues littéraires et culturelles. Poète futuriste/dadaïste/surréaliste de l’avant-garde polonaise. *Lucifer au chômage* (1926) : contes philosophiques nihilistes. 1928 : découverte et adhésion au communisme, pour fuir le nihilisme. *« La foi traditionnelle en Dieu nous était enlevée à jamais… Je me jetai dans la seule foi qui me fût offerte*». Besoin d’œcuménisme, soif de globalité, d’un système total, primaire, « *une pensée grossière qui nous attirait autant que les plus brillants philosophes*.» La foi seule sauve (Kierkegaard) : Wat fera preuve d’une ferveur fanatique pour le communisme. Figure de l’idole très présente, plus ou moins liée à celle de la victime sacrificielle. Emprisonné en Pologne en 1931 pour ses prises de position pro-soviétiques. Fuite à Lvov en 1939, arrêté en 1940 et emprisonné à la Loubianka ; sa femme et son fils sont déportés dans un sovkhose au Kazakhstan. Amnistié en 1941 et déporté à Alma-Ata. Retour en Pologne en 1946, départ pour la France en 1957. Suite à une attaque cérébrale en 1953 il est atteint d’une maladie nerveuse très douloureuse. Se suicide à Sceaux en 1967.

*Mon siècle* est le script d’une très longue interview : les idées sont souvent fugitives, ne donnent pas lieu à un développement. Wat évoque d’abord sa période « dadaïste » ou « futuriste », cherchant à expliquer la violence corrosive de ses poèmes et nouvelles : «… *les questions sociales n’avaient que peu d’importance. J’étais gonflé de lectures d’un tout autre type, par Nietzsche, Kierkegaard, Stirner et Dieu sait qui encore, plutôt fait pour m’écarter de toute espèce de communisme.* *Mais il intervenait aussi une sorte de feeling, des tiraillements émotionnels et le besoin intellectuel mais aussi sentimental d’une rénovation totale. … le sentiment qu’il était arrivé un tremblement de terre, un séisme d’une totale brutalité. En ce qui me concerne, ce sentiment n’avait aucun rapport avec la révolution russe. Il s’agissait plutôt de l’influence de lectures catastrophistes, qui prédisaient la décadence de l’Europe…. C’est cela le dadaïsme, le nihilisme, la perte de toute foi en la possibilité d’une future civilisation européenne…. Et parce que nous étions jeunes et insolents, cette catastrophe générale de l’époque nous semblait infiniment prometteuse… Nous avions des effondrements, des ruines joyeuses à la longue, qui incitaient à la joie intellectuelle parce qu’il serait possible de reconstruire. Notre joie venait du fait que quelque chose se brisait jusque dans ses fondements en un effondrement si total qu’il y aurait place pour tout, que tout devenait possible.»* Puis on l’interroge sur la manière dont s’est fait le passage au communisme en 1928 : «*Eh bien j’étais devenu idiot. C’est une histoire toute simple. Je ne pouvais supporter le nihilisme – disons l’athéisme. .. Ma méchanceté de l’époque avait pour fondement un hooliganisme intellectuel. Et il s’avéra que je ne pouvais plus supporter cela. Je me jetai donc dans la seule foi qui fût alors offerte. Il y avait bien sûr l’antique foi en Dieu, mais c’est chose donnée ou enlevée. Et lorsque la foi nous est enlevée, elle l’est une fois pour toutes. Il ne restait donc qu’une alternative, une seule réponse globale à la grande négation. (... ) C’est un système total, un système primaire… Car si l’on y pense, le communisme n’a pris naissance que pour apaiser certaines de nos faims. L’une d’entre elles était la faim d’un catéchisme, d’un simple catéchisme. (…) On était arrivé à un point où il y avait trop de tout, trop d’hommes, trop d’idées, trop de livres, trop de systèmes. Or ce qui, selon les anthropologues, fait toute société humaine, c’est le besoin de mettre de l’ordre dans cette multiplicité.* »

Vient enfin un passage nettement plus étonnant, destiné à expliquer au moins indirectement la fascination exercée par le communisme : *Ce sang versé « de l’autre côté de la rivière », comme dit Pascal : comme elle doit être pure et grande la cause pour laquelle on verse tant de sang – et de sang innocent ! (…) Un intellectuel qui n’a plus confiance en rien ni en personne ne peut vivre ainsi. Eh bien c’est mon point de départ. Et c’est alors que j’ai pris Lénine pour idole. Lorsque meurent les grandes religions naissent des sectes, des religions dénaturées. C’est le moment où apparaissent les idoles. C’est le fameux pouvoir charismatique du chef. Le chef est l’Unique ; on n’a confiance en personne, et on choisit alors un homme en qui on aura confiance. (…) Kireïevski (*publiciste romantique et slavophile, 1806—1856*) écrit que la politique est une telle honte, un tel crime qu’il est préférable qu’un seul homme en prenne sur lui tout le poids. De cette façon la honte est selon lui épargnée à la nation. C’était la justification théorique de l’autocratisme russe : le Tsar se sacrifiait, il prenait sur lui la honte de diriger l’Etat. Et tout le sang versé, tous les crimes perpétrés, ils existent bien sûr, mais il y a ce personnage sacré, Tsar ou Lénine, qui rachète tout, qui prend sur lui le poids de tout le péché. Je soutiens donc le communisme, tout en sachant à quelles épreuves il conduit. Et je ne pèche pas, puisque c’est mon sauveur Lénine qui a pris sur lui le péché. (…) Cela a été dans ma vie un moment central, le moment d’un choix qui a entraîné tout le reste. Un choix très pur, subjectif, qui n’avait été conditionné par rien d’autre que ma volonté propre, ma vision personnelle des choses , mes besoins spirituels. (…) Ce fut une période heureuse, peut-être la plus heureuse de ma vie…. J’avais une cause à défendre, j’avais un but, et j’avais ce dont rêve tout intellectuel de notre temps, une* vita activa. (Wat fut à partir de 1929 le directeur d’une importante revue littéraire communiste) *(…) Je n’ai pas parlé d’une autre motivation qui était au fond des cœurs chez la plupart des membres de notre fraction : la solidarité avec les opprimés.*

**Capitaine Paul WATSON** : *Au nom des mers. Les confessions d’un éco-guerrier*. Pré aux clercs, 1996. Titre US : *Ocean Warrior*, 1994. Extraits des dernières pages. Paul Watson, né en 1950, est un militant antispéciste canadien, ancien dirigeant de Greenpeace, et fondateur de la Sea Shepherd Conservation Society. Il est actif dans la lutte contre la pêche baleinière, y compris par des moyens violents. Certains médias considèrent Paul Watson comme un « [écoterroriste](http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89coterrorisme) ». Des militants écologistes estiment qu'il donne une mauvaise image de leur combat, d’ anciens compagnons de lutte ont pris leurs distances avec lui.

 «*Beaucoup disent que notre action est futile, qu’il n’y a aucun moyen d’arrêter la vague humaine dévastatrice. Beaucoup me condamnent pour oser prendre en main la justice et combattre les entreprises de profit. (…) Je m’en moque. Je fais ce que je fais parce que c’est juste. Je ne me suis jamais soucié de perdre ou de gagner. Je suis un guerrier, et c’est la destinée du guerrier que de se battre même quand la victoire est un rêve incertain. Je n’ai pas d’illusions ; je sais que l’extinction des espèces progresse chaque jour. Cette constatation me met en colère. En tant que guerrier, j’apprécie cette colère car c’est elle qui me donne la force et le courage d’aller jusqu’au bout de mes convictions. Le spectre de l’extinction, la menace de l’extermination, l’approche d’un holocauste certain me rendent fort. Heureusement, mon faible espoir de voir la puissance de la vie finir par triompher n’est pas uniquement une théorie, ni une utopie. Depuis que j’ai regardé dans l’œil d’une baleine, je n’accepte plus de me laisser importuner par les trivialités de l’égocentrisme humain… J’ai refusé de me mettre du côté de l’humanité dans sa guerre contre la Terre. Je m’attends évidemment à être abattu un jour par un être de mon espèce, un baleinier… ou un agent gouvernemental à la solde d’une grande entreprise. La seule chose qui compte pour moi, c’est que j’utilise ma vie pour sauver des vies, protéger les espèces et préserver les habitats naturels. Je sais qu’en agissant ainsi je peux faire une petite différence, et inspirer d’autres à suivre cette voie. (…) C’est mon rôle d’activiste de dire ce que les gens ne veulent pas entendre, de faire ce que les gens n’osent pas faire. J’essaie d’être ce que j’aurais aimé que mes ancêtres soient… Je suis ici pour défendre les espèces qui risquent de connaître le même sort (*que celles disparues parce que ses ancêtres ont laissé faire, D.W.*), au nom de mes enfants*. »

**Max WEBER** : *La profession et la vocation du politique* (1919). Nouvelle traduction de C. Colliot-Thélène. La Découverte, 2003. Extraits divers.

Weber distingue trois types de domination, fondées sur des formes de légitimité différentes : la domination traditionnelle, fondée sur l’autorité de « l’éternel hier » ; la domination rationnelle, en vertu de la légalité ; et la domination charismatique, où s’exerce « l’autorité de la grâce personnelle… et la confiance dans les qualités propres au chef ».

*Cette domination repose sur l’abandon de soi de ceux qui obéissent au charisme purement « personnel » du chef. Car c’est ici que s’incarne l’idée de vocation dans son expression la plus extrême. L’abandon au charisme du prophète, du chef de guerre ou du grand démagogue… signifie que celui-ci passe personnellement pour le conducteur des hommes, intérieurement « appelé » à ce rôle, et qu’on se soumet à lui non en vertu des mœurs ou de règlements statutaires, mais parce qu’on croit en lui. Lui-même vit pour sa cause, il « aspire à son œuvre », s’il est plus qu’un petit parvenu vaniteux et opportuniste. Mais l’abandon de ceux qui le suivent (disciples, adeptes, partisans) va à sa personne et à ses qualités. C’est dans les deux figures du magicien et du prophète d’une part, du chef de guerre élu… d’autre part, que le phénomène du chef est apparu dans toutes les régions et toutes les époques historiques. Mais ce qui est particulier à l’Occident… est le phénomène du chef politique, tout d’abord dans la figure du « démagogue » libre. […..]*

*Le fonctionnaire doit exercer sa charge sine ira et studio, « sans colère et sans prévention ». Il ne doit pas faire ce que l’homme politique, précisément, doit toujours et nécessairement faire, à savoir lutter. Car la prise de parti, la lutte, la passion sont l’élément de l’homme politique. Avant tout du chef politique. Son action est orientée à un principe de responsabilité tout autre, et même opposé à celui qui commande l’action du fonctionnaire. L’honneur du fonctionnaire consiste… dans sa capacité à exécuter un ordre, sous la responsabilité de celui qui donne l’ordre, scrupuleusement et exactement, comme si cet ordre correspondait à sa propre conviction. Sans cette discipline morale, sans cette abnégation, tout l’appareil s’effondrerait. L’honneur du chef politique consiste au contraire à assumer la responsabilité personnelle exclusive pour ce qu’il fait, responsabilité qu’il ne peut ni ne doit refuser ou rejeter sur un autre. [….]*

*Sur le plan idéel, l’un des éléments moteurs du militant est la satisfaction de travailler pour un homme, en se donnant à lui dans un acte de foi personnel, et non pour le programme abstrait d’un parti constitué de médiocres ; c’est là l’élément « charismatique » de toute domination exercée par un chef. […..]*

*On peut dire que trois qualités sont essentielles et décisives pour l’homme politique : la passion, le sentiment de responsabilité et le coup d’œil. La passion au sens de l’attachement à la cause : se dévouer passionnément à une « cause », au dieu ou au démon qui l’ordonne.. Mais la passion seule, aussi authentique soit-elle, ne suffit pas. Elle ne fait pas d’un homme un homme politique quand elle ne fait pas aussi de la responsabilité à l’égard de cette cause précisément, l’étoile qui guide l’action de manière déterminante. Et pour cela il fut le coup d’œil, c’est-à-dire la capacité de laisser agir sur soi les ré »alités, dans le recueillement intérieur et la tranquillité, donc : la distance à l’égard des choses et des hommes. La politique se fait avec la tête, et non avec d’autres parties du corps ou de l’âme. Et pourtant le dévouement à la politique… ne peut naître que de la passion, et n’être nourri que par elle. […] Il n’y a en définitive que deux péchés mortels en politique : l’absence de cause, et l’absence de responsabilité. La vanité… est ce qui induit le plus fortement à l’un ou l’autre de ces péchés, voire aux deux. […] Celui qui n’est qu’un politicien épris de pouvoir (*Machtpolitiker*) peut faire forte impression, mais son action s’exerce dans le vide, dépourvue de sens. Elle est le produit d’un cynisme minable et superficiel à l’égard du sens de l’action humaine, un sentiment qui n’a pas la moindre affinité avec le savoir du tragique en lequel toute action est engagée. [….]*

*Nous devons prendre conscience que toute action d’inspiration éthique peut obéir à deux maximes profondément différentes, et dont l’opposition est irréductible. Elle peut être orientée selon une « éthique de la conviction » ou selon une « éthique de la responsabilité ». Il y a une profonde opposition entre l’action qui se règle sur la maxime de l’éthique de la conviction (en termes religieux : « le chrétien agit selon la justice, et s’en remet à Dieu pour le résultat »), et celle qui se règle sur la maxime selon laquelle on doit assumer les conséquences (prévisibles) de son action. […..] Le partisan de l’éthique de conviction ne se sent responsable que d’une chose : empêcher que ne s’éteigne la flamme de la pure conviction, par exemple celle de la protestation contre l’injustice de l’ordre social. Attiser toujours à nouveau cette flamme est le but de ses actions, qui peuvent être parfaitement irrationnelles du point de vue de leur résultat, et qui ne peuvent et ne doivent avoir qu’une valeur exemplaire. (…) Le partisan de l’éthique de conviction ne supporte pas l’irrationalité éthique du monde. C’est un « rationaliste » cosmo-éthique (de la fraternité universelle).*

**Hannah ARENDT :** *Condition de l’homme moderne*, 1958, éd. Pocket p. 233. Traduction largement revue par D.W. à partir de la version allemande du texte.

*C’est par la parole et par l’’action que nous nous insérons dans le monde des humains, qui existait avant que nous n’y soyons déposés au moment de notre naissance ; cette insertion est comme une seconde naissance, par laquelle nous confirmons le fait brut de notre apparition physique originelle, et en assumons la responsabilité. Bien que personne ne puisse totalement se soustraire à cette initiative minimale, celle-ci n’est nullement imposée par la nécessité, comme le travail ; nous n’y sommes pas non plus poussés par le souci de la performance et la perspective d’un bénéfice. La présence des autres, auxquels nous voulons nous joindre, peut stimuler tel ou tel, mais elle ne saurait conditionner l’initiative en tant que telle. L’impulsion semble bien plutôt résider dans ce commencement advenu à travers notre naissance, et auquel nous répondons en commençant quelque chose de nouveau de notre propre initiative. Dans cette acception générale, la plus originelle, agir et commencer quelque chose de nouveau sont synonymes. L’action consiste d’abord à mettre quelque chose en mouvement ; elle agit au sens du latin agere, elle initie et mène quelque chose au sens du grec* archein*. C’est parce qu’il est un* initium*, un commencement et un nouveau-venu dans le monde, du fait de sa naissance, que l’homme peut prendre des initiatives, initier et mettre en branle des choses nouvelles. « Pour qu’il y eût un commencement fut créé l’homme, avant qui il n’y avait personne » : dans cette courte phrase, tirée de sa philosophie politique, saint Augustin relie de manière frappante, avec une profondeur qui s’impose à l’évidence, le cœur de l’enseignement de Jésus de Nazareth à son arrière-plan, résultante de l’histoire et de la politique de Rome. Ce commencement que constitue l’homme en tant qu’il est quelqu’un, ne se confond nullement avec le commencement du monde ; avant l’homme il n’y avait pas rien, mais personne. La création de l’homme n’est pas le début d’une chose qui, une fois créée, est présente en son être, se développe, dure ou périt ; c’est le commencement d’un être qui a lui-même la capacité de commencer : c’est le commencement du commencement. Avec la création de l’homme, le principe du commencement, qui, au moment de la création du monde, était encore dans la main de Dieu, c’est-à-dire extérieur au monde, est apparu dans le monde, et il lui sera immanent aussi longtemps qu’il y aura des hommes. Ce qui, en fin de compte, signifie naturellement que la création de l’homme en tant que quelqu’un correspond aussi à la création de la liberté*.

**Paul RICOEUR :** *L’initiative*, in *Du texte à l’action,* Paris, Seuil, 1986. Extraits.

*Au plan individuel, l’expérience de commencer est une des plus prégnantes. (….) Vivre, c’est être déjà né, dans une condition que nous n’avons pas choisie, une situation où nous nous trouvons, un canton de l’univers où nous pouvons nous sentir jetés, égarés, perdus. C’est sur ce fond pourtant que nous pouvons commencer, c’est-à-dire donner aux choses un cours nouveau, à l’image de l’événement qui détermine le moment axial du temps calendaire.*

*Quelles sont les conditions d’intelligibilité de l’initiative au plan individuel ? [……]*

*Je ne voudrais pas quitter le plan individuel sans ajouter une quatrième touche proprement éthique… Qui dit initiative dit responsabilité. Indiquons au moins succinctement comment initiative et responsabilité sont médiatisées par le langage, et plus précisément par certains actes de langage. C’est là une médiation légitime : d’une part l’agir humain est intimement lié par des règles, des normes, et en général par un ordre symbolique qui place l’action dans la région du sens. Il faut donc considérer l’initiative sous l’angle de l’action sensée, ce qui passe par le langage. D’autre part, le langage, considéré au plan de l’énonciation, est une sorte d’action : nous faisons quelque chose en parlant, c’est ce qu’on appelle un acte illocutoire. Tous les actes de langage, considérés du pont de vue de leur force illocutoire, engagent leur locuteur, par une clause tacite de sincérité en vertu de laquelle je signifie effectivement ce que je dis. (…) Cela vaut particulièrement pour une classe d’actes, les commissifs [*qui expriment l’offre, l’engagement, la promesse, D.W*] – par lesquels je me commets. La promesse en est le paradigme. En promettant, je me place intentionnellement dans l’obligation de faire quelque chose. Ici, l’engagement a la valeur forte d’une parole qui me lie. Eh bien, je dirai que toute initiative est une intention de faire et, à ce titre, un engagement à faire, donc une promesse que je fais silencieusement à moi-même et tacitement à autrui, dans la mesure où celui-ci en est le témoin. La promesse, dirai-je, est l’éthique de l’initiative. Le cœur de cette éthique est la promesse de tenir ses promesses. La fidélité à la parole donnée devient ainsi une garantie que le commencement aura une suite, que l’initiative inaugurera effectivement un nouveau cours des choses.*

*Telles sont les quatre phases traversées par l’analyse de l’initiative : premièrement, je peux (potentialité, puissance, pouvoir) ; deuxièmement je fais (mon être, c’est mon acte) ; troisièmement, j’interviens (j’inscris mon acte dans le cours du monde : le présent et l’instant coïncident) ; quatrièmement, je tiens ma promesse (je continue de faire, je persévère, je dure).*

**\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\***